

# Lydie Salvayre Bref éloge du confinement

ÉCRIVAINS CONFINÉS, ÉCRIVAINS LIBÉRÉS. Plusieurs auteurs, sollicités par « Le Monde », raconteront une expérience passée de confinement fécond. La Prix Goncourt 2014 explique ici son choix de ne pas quitter le lieu où elle s'est retirée

Et si le confinement, tragique au plus grand nombre, était, pour l'écrivain, une chance ?

Et s'il constituait la condition rêvée pour que son écriture voyage et s'ouvre sur des chemins étrangers ?

C'est en tout cas ce que Kafka postule dans une lettre à Felice : « J'ai souvent pensé que la meilleure façon de vivre pour moi serait de m'installer avec une lampe et ce qu'il faut pour écrire au cœur d'une vaste cave isolée. On m'apporterait mes repas, et on les déposerait toujours très loin de ma place, derrière la porte la plus extérieure de la cave. Aller chercher mon repas en robe de chambre en passant sous toutes les voûtes serait mon unique promenade. Puis je retournerais à ma table, je mangerais avec ferveur et je me remettrais aussitôt à travailler. » (Gallimard, 1972)

C'est la décision radicale d'Emily Brontë, qui prend le parti souverain de vivre retirée dans un village désolé du Yorkshire, loin des divertissements de la ville, loin de ce qui se pense et de ce qui s'écrit dans ces consensus confortables qui rassemblent les hommes, loin des intrigues et manœuvres dans lesquelles ils trempent pour parvenir ; et qui se tient à ce choix parce qu'il constitue à ses yeux le seul moyen pour que son esprit affronte ce devant quoi sans cesse les hommes se détournent : leurs gouffres intérieurs et ce que Bataille appelait « l'abîme du mal ».

C'est le régime « atroce » que s'impose Flaubert pour s'adonner à cet acharnement, à cette rage au ventre comme il la nomme, à cette folie, à cette passion pour une chose que presque tout le monde hait, dit-il, puisque presque tout le monde hait la littérature, cette passion qui le torture et qui l'enchanté, et qui l'amène à se claquemurer chez lui afin de modeler les phrases, dix-huit heures par jour, jusqu'à leur absolue perfection. « Je travaille dans des proportions que j'ose qualifier de gigantesques, écrit-il à M<sup>me</sup> Brainne. En trois mois j'ai pris un après-midi de congé et depuis que je suis ici je ne fais que lire et prendre des notes. Mon horrible bouquin [il s'agit de *Bouvard et Pécuchet*] est un gouffre qui s'élargit sous moi à chaque pas. Je tombe de fatigue. Comment intéresser avec deux imbéciles qui causent littérature. » (Gallimard, 2007).

C'est le choix de Proust, vivant reclus durant plus de quinze ans au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann, dans une chambre qu'il a fait tapisser de liège afin qu'aucun bruit du dehors ne vienne perturber ses pensées.

Et celui d'Hölderlin, sans doute l'un des plus célèbres confinés de la littérature, qui reste plus de trente ans reclus chez le bon menuisier Ernst Zimmer, dans une tour de Tübingen, sur le bord du Neckar, la paix enfin au cœur, les souffrances en sommeil, et le regard émerveillé devant le jour qui naît et le ciel fastueux.

Ou de Kant faisant sempiternellement et aux mêmes heures la même promenade.

Ou de Rilke à Duino interdisant

fermement à ses plus proches de venir bousculer ses élégiaques méditations.

Elle est interminable la liste de ceux qui, pour garder à l'écriture son cœur sauvage, s'éloignent, s'isolent, et se tiennent à l'écart des contaminations conformistes et des idées de tout le monde.

Et si je brandis leur nom, c'est peut-être pour mieux contrecarrer les arguments de ceux qui, ne me voyant que rarement quitter ma chambre et mon village, me regardent avec commisération.

Car je suis devenue peu à peu une confinée volontaire (il serait obscène que je confonde ici mon confinement

volontaire avec celui qui nous est imposé aujourd'hui et qui est dramatique pour presque tous, je ne le sais que trop). Je suis devenue, disais-je, une confinée volontaire, autrement dit une confinée de luxe. J'ai horreur des voyages autant que du tourisme. Je ne quitte qu'à regret le village où je vis. Tous les troupes, tous les attroupements m'inquiètent, même et surtout les mieux intentionnés. Je trouve dans la compagnie de Sandrine et Carmen, mes voisines les plus proches, autant de gaieté et bien plus de franchise que dans la plupart des salons parisiens. J'ai en outre pour compagnons de solitude Faulkner, Sterne,

Pascal, Montaigne, Nietzsche et quelques autres, excusez du peu.

Mais je me garde d'avancer, pour justifier mon retraitement auprès des esprits modernes, que je me livre dans ma chambre aux pratiques du « développement personnel ». Horreur. Cent fois horreur. Car une chose me semble tout à fait sûre : j'ignore ce qui se développe en moi dans mon confinement, mais sûrement pas cette chose qu'on appelle le moi. Alors quoi ? des possibles, des plongées, des révoltes, des élans vers je ne sais quoi de plus grand que moi, l'enjambement de certains précipices, des désirs d'infini, que sais-je.



Lydie Salvayre, chez elle, en 2013. LEA CRESPI/PASCO

**Elle est interminable la liste de ceux qui, pour garder à l'écriture son cœur sauvage, s'éloignent, s'isolent, et se tiennent à l'écart des contaminations conformistes et des idées de tout le monde**

Il m'arrive parfois de me demander d'où est née cette aptitude au confinement, ou cette tare, c'est selon, qui m'est venue en vieillissant.

Est-ce le monde, et ses périls, et sa violence qui m'effarent ?

Est-ce que j'attribue à la mise à distance, au retrait, des vertus littéraires bien trop démesurées ?

Ou est-ce, plus simplement, que j'ai le sentiment que le village où je vis et qui compte 380 habitants, je le précise, que ce village contient le monde.

Mon village contient le monde, puisque s'y produit tout ce qui fait monde : la douleur de vivre, les grands débats, l'arrogance des riches et le mépris des pauvres, la soumission des uns et l'insoumission des autres, la bien-pensance de presque tous démentie chaque jour par leurs actes, le désir d'une vie digne de ce nom, les médisances, les joies... Puisque j'y croise des amers, des contents, des colériques, des rebelles, des racistes, des égarés, des cœurs brisés, bref, tous les hommes.

Mais je tricherais si je prétendais que mon confinement est toujours faste à l'écriture, celui-ci ne garantissant nullement l'invention créatrice. (Robinson, tout esseulé qu'il est sur son île, n'en est pas pour autant créatif. Il s'épuise, cet idiot, à reproduire le comportement de propriétaire qui fut le sien autrefois, remarque Deleuze, qui trouve le roman de Defoe ennuyeux à mourir).

Mon confinement est loin d'être toujours fécond. Et il est des moments où je me précipite sur n'importe quelle émission télé pour le seul plaisir d'y voir des visages inconnus ; certaines journées d'hiver, les heures s'écoulent avec une lenteur tellement insupportable que je passe mon temps à consulter ma montre en priant que la nuit et sa hache tombent vite ; et il arrive qu'en proie aux longs ennuis je me lance à corps perdu dans des tâches domestiques parfaitement inutiles.

Car j'ai beau vivre en confinée, la tristesse virale du monde et ses désastres annoncés me contaminent, évidemment. ■

LYDIE SALVAYRE,  
ÉCRIVAINNE

Dans les prochains jours, retrouvez de nouveaux récits de la série « Écrivains confinés, écrivains libérés » sur [Lemonde.fr](http://Lemonde.fr)

BRUNO LEVY



HUIS CLOS • 3

ROGER-POL  
DROIT

## L'empathie, absolument vitale

TOUS SÉPARÉS, CONFINÉS, ISOLÉS. Pourtant, nous sommes aussi tous unis, reliés, partageant de mêmes émotions. Comment est-ce possible ? La réponse ne réside pas simplement dans le règne des écrans et l'omniprésence de nos machines à communiquer. C'est essentiel, mais ce n'est qu'un moyen. Il n'aurait aucune efficacité s'il n'existait, en chacun de nous, antérieurement à toute technologie, une étrange faculté de partage immédiat. Elle nous fait éprouver ce que les autres ressentent.

Pas besoin de les connaître. Inutile d'avoir des liens d'amour, d'amitié, ni même la moindre relation. Il suffit que ce soient des humains, anonymes et semblables. Nous percevons qu'ils souffrent, étouffent, meurent solitaires, nous savons leurs proches accablés, aussitôt nous vivons cette douleur et cet effroi. Ou bien, sur le versant clair, nous voyons médecins, infirmiers, brancardiers et autres affronter l'épidémie avec abnégation, dévouement, ténacité, et nous applaudissons pleinement, dans le vide,

solidaires et reconnaissants, le soir à la fenêtre.

A l'abri, bien portants, nous vivons donc ce que d'autres vivent. Et nous le ressentons directement, sans raisonnement ni déduction. En fait, c'est énigmatique. Et toujours inexplicable. Car s'il est banal, évident, et absolument vital, ce partage des émotions sans délai ni réflexion demeure un mystère. On lui a donné bien des noms, selon les époques. On l'a décrit et scruté sans parvenir à l'élucider tout à fait.

Les émotions des autres

Rousseau d'abord, Schopenhauer ensuite l'appellent « pitié » – terme devenu difficile à entendre dans son sens le plus large, parce qu'il nous fait songer seulement à la faiblesse de l'apitoiement. Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux* (1759), préfère le nommer « sympathie ». Les modernes, depuis Jaspers

et Freud, retiennent « empathie ».

Ces notions ne sont pas totalement équivalentes. Mais toutes renvoient au même constat : nous comprenons ou nous ressentons, d'un coup, les émotions des autres. Elles sont « transfusées d'une personne à l'autre instantanément », comme le dit Adam Smith. Étrange conséquence : nous sommes à la fois nous et l'autre. « Je souffre avec lui et dans lui, bien que sa peau ne recouvre pas mes nerfs », insiste Schopenhauer dans *Le Fondement de la morale* (1840). Le processus de cette identification demeure mal connu, bien que la piste des « neurones miroirs » ouverte par les sciences cognitives semble prometteuse. Quoi qu'il en soit, l'empathie fait ressentir, mais aussi agir.

Les sauvetages, entraides et secours, c'est elle. Mencius, philosophe chinois du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, a composé cette histoire

très courte mais exemplaire : un enfant joue seul au bord d'un puits, il va tomber, un passant l'aperçoit, se précipite et le rattrape. Tout est là ! Le passant peut être un étranger, n'ayant jamais vu l'enfant. L'élan qui le pousse d'un coup à porter secours ne résulte pas d'une réflexion. Notons que cette brève histoire est chinoise et ancienne. Car l'empathie est universelle, dans le temps, l'espace et les cultures.

Ce qui étouffe l'empathie

Reste à savoir ce qui souvent l'interrompt, l'étouffe, voire la détruit. C'est moins mystérieux. Indifférence, égoïsme, rationalité froide y contribuent. Plus encore, la conviction fanatique d'être dans le vrai peut vitrifier l'empathie, conduire à tuer au nom du bien. De l'Inquisition à Daech, il en est cent exemples. Tous n'enseignent qu'une chose : l'opposé de l'empathie, c'est la barbarie. ■